

avez le droit de me tuer mais pas de me juger!»

Dans ce documentaire, on voit plusieurs personnages, acteurs ou spectateurs, qui parlent de la torture. Tous les points de vue se rejoignent pour insister sur l'horreur de cette pratique.

Face à des méthodes vicieuses (harcèlement, terrorisme), des individus se trouvent être des brutes sans morale. Mais, pour beaucoup d'entre eux qui torturent, il est fort possible qu'aucun jugement de valeur ne les touche. Quand on est en guerre, tout est malheureusement permis. Les conventions de Genève, qui ont tout pour être honorables, nous rappellent que lorsqu'elles sont violées, nous sommes en guerre. Une guerre peut-elle être menée dans le respect de ce Traité? On pourrait être choqué si c'était le cas. Car les seuls conflits qui passent pour étant respectueux de ces conventions sont ceux engagés par les pays occidentaux, comme les États-Unis. Ils font alors une guerre "propre" dirait-on...? Non, car les "dérives" ont existé dans toutes les guerres. On ne peut pas croire à une demi-mesure.

Si l'on se met du côté des tortionnaires on peut considérer un aspect intéressant. Prenons l'exemple du soldat britannique qui filme ses camarades en train de passer à tabac des Irakiens. Sa jubilation est à la limite du supportable. Il dégage une telle haine qu'on ne peut que le juger, lui coller une étiquette de brute. Mais sans l'excuser, on peut peut-être essayer de l'expliquer. Il suffit qu'il voit quelques uns de ses amis se faire tuer de la façon la plus absurde et horrible pour qu'il bascule. On peut ainsi accepter qu'il se trouve dans une autre réalité. Ce n'est que lorsqu'il reviendra dans le monde occidental qu'il sera jugé, par les autres ou par lui-même. Alors si on plonge dans un lieu repoussé où tout est loin de tout, et surtout du regard du monde, où les intérêts sont isolés et où l'humiliation d'un peuple est à l'origine du conflit, les dérives sont prévisibles voire inévitables.

La guerre, même si elle respecte les conventions de Genève, est sale, sans règle, sans loi. Les enjeux géostratégiques, économiques, font oublier l'honneur et le respect des droits de l'homme. {GRÉGORY BIEN}

# MANÉCI 3

LE JOURNAL  
DES ÉCRANS  
DOCUMENTAIRES  
DU DIX-SEPT  
NOVEMBRE  
DEUX MILLE SIX

## → OBSERVATOIRE DES FILMS D'ATELIER

### LA TÊTE DE L'EMPLOI

Réalisation collective  
2006, 35 minutes

«Le travail n'est pas une fin en soi.»

Voilà comment un protagoniste tente de poser le problème. Ce film part de là. Mais voilà, il faut travailler, sinon on te pointe du doigt. Des portraits d'individus qui, pour certains, ne se plaignent pas d'être sans travail. Ils ne sont pas inactifs. Non. Ils veulent juste ne pas être blâmés.

Existe-t-il des chômeurs heureux? Tous les travailleurs sont-ils heureux? Ce film est le résultat d'une démarche collective de plusieurs chômeurs qui se sont donné la parole.

La culpabilité est une notion intéressante, j'aurais voulu qu'elle soit plus développée. Se sentent-ils coupables parce qu'ils sont incapables, comme l'explique une intervenante? Non, car chacun d'entre nous a déjà rencontré au moins une personne incompetente qui était bien intégrée et avait un statut social enviable. Toujours est-il que le sentiment de culpabilité de ne pas avoir de place existe; on pourrait même parler de pression sociale exercée par tout un système. Par exemple celui qui ne travaille pas pendant un certain temps se voit lésé, comme puni; sur un cv, une période de "non-activité" est très mal perçue par un employeur, ce qui génère un cercle vicieux. D'autre part, cette culpabilité est inoculée aux chômeurs par des personnes qui leur ressemblent. Qui elles, se tuent au travail, ne sont pas forcément heureuses, cotisent pour ces chômeurs et insistent sur le fait qu'il y a du travail, si l'on cherche bien: il y a toujours quelque chose à faire, "il n'y a pas de sots métiers!!" On comprend ainsi que le chômage véhicule une image négative, alors qu'il est indispensable pour une oligarchie qui stigmatise le problème.

JC Decaux. Au premier regard, on se demande ce que vient faire JC Decaux et ses belles publicités dans ce documentaire. Mais JC Decaux est dans la rue. Il nous montre avec fierté le "beau". Un modèle auquel on est tenté de vouloir ressembler. JC Decaux nous rappelle qu'il y a une élite avec des gens "beaux", qui nous poussent à consommer, et pour consommer il faut travailler pour JC Decaux. Mais que l'on se rassure, JC Decaux nous montre aussi des plans du quartier pour pouvoir s'orienter. Au cas où nous serions perdus. Oui, en effet, beaucoup d'entre nous n'ont pas trouvé leur place, ni même une place.

Les oiseaux. Une allégorie nous est proposée. De tous les artisans de ce film, certains, dirait-on, n'étaient pas d'accord pour mettre en valeur les oiseaux. Mais je trouve que ça fonctionne. Il y a des pigeons, des canards, des corbeaux, des oies, etc. Tous les oiseaux ne se débrouillent pas et ne se comportent pas de la même façon. Le cadreur reste sur le corbeau qui ne picore pas et qui est à l'écart. Les pigeons sont en masse et arrivent pour la plupart à tirer leur épingle du jeu. Le moineau, lui, est petit, on ne le voit pas. Le vieux pigeon se fait chasser du cadre par un corbeau. Les oies, elles, sont assez grandes pour

### Manéci

Bijan Anquetil, Mehdi Benallal, Grégory Bien, Mathias Bouffier, Christophe Clavert, Paul Costes, Thierry Dente, Frédérique Devillez, Luisa Herrera, Elise Heymes, Sylvain Maestraggi, Boris Mélinand, Briec Mével, Victorine Seitz, Florine Synoradzki

Contact: maneci@no-log.org

picorer directement dans la main, mais surtout elles sont peu nombreuses. Les oiseaux sont comme les personnages de ce film: ils se débattent comme ils peuvent dans cette société.

Marx disait que le chômage est une armée de réserve pour les entrepreneurs, au cas où il y aurait un accroissement temporaire de l'activité. Mais si la société acceptait le chômage, moins de personnes voudraient travailler, et ainsi cotiser...

Ce film qui manque d'unité, qui n'a pas de structure évidente, nous décrit malgré tout une humanité, des hommes et des femmes qui évoluent au sein d'une société et qui nous font part de leur point de vue. À travers tous les témoignages, on évoque tous les aspects du chômage, mais surtout d'une société occidentale: intégration, identité, confiance en soi, reconnaissance. {GRÉGORY BIEN}

+++ Plusieurs entretiens concernant les films d'atelier ont été publiés dans *Manéci 1*, paru le 15 novembre 2006.

## ..... SÉLECTION PREMIER GESTE

### **SONATE BLANCHE**

Manon Coubia  
2006, 28 minutes, Belgique

«Qu'est-ce que le réel?... Quelle est ta définition du réel?... Peux-tu parler de ce que tu peux toucher, voir et sentir?»

Une voix métallique prononce ces phrases, bientôt rendues inaudibles par le bit frénétique et les infra basses d'une excellente *techno hard core*. Malvina est chez elle, seule, avec cette musique. Elle commence à bouger. Ses mains, ses bras, ses épaules, son buste. La pulsation se propage, son corps se déhanche, ondule, s'installe dans le mouvement de la musique. Malvina danse. C'est ce que nous voyons. Manon, la réalisatrice, la filme en train de se mouvoir sur un rythme. En train d'entendre.

Malvina Pastor est une jeune femme, elle partage avec Manon une histoire d'amitié qui remonte à l'enfance, et souffre, depuis, toujours, d'un mal qui ne se voit pas: la surdité, le "mal entendre". À cause, en dépit ou grâce à ce handicap, Malvina veut faire sa vie "dans" la musique, en "corps à corps" avec le piano qu'elle pratique quotidiennement, en vue de passer le concours d'entrée au conservatoire.

*Sonate blanche* s'articule autour d'un personnage et d'une question centrale: Comment filmer "l'entendre"?

Malvina est le personnage sur qui la question s'exerce, agit; elle est au centre. Le regard bleu clair, direct, tendu. Une prise de parole franche, sincère, "à découvert" de l'amitié qu'elle a pour Manon. Une volonté de fer dans la pratique quotidienne de l'instrument. Des blessures, profondes, lointaines, parce que lorsque les deux femmes parlent de leur enfance, Malvina se souvient que «c'est dur... Parce que tu souffres et que ça se voit pas.» Un doute, à propos de la musique, à la fois fécond et terrassant: «Est-ce que j'entends ce qu'il faut entendre?» Pour toutes ces raisons, au travail comme dans l'échange, le personnage est souvent à fleur de peau. Malvina vibre.

Manon nous montre ce corps avec beaucoup de sensualité. Elle filme Malvina dans de très beaux plans: lorsqu'elle répète l'enchaînement des doigtés de ses morceaux, sans le clavier, les mains dans le vide, en apesanteur. Devant son piano, en train de fredonner l'air de ce qu'elle joue, de nous donner à entendre sa musique intérieure. Au détour d'une promenade, alors que Malvina enfle le casque et tend la perche du tournage qui a lieu. On voit alors son visage découvrir, sentir quelque chose. S'illuminer. Dans ces images le même plaisir de "l'entendre" se propage sur la surface visible de Malvina.

Manon et Malvina partagent leurs journées jusqu'à l'audition. Son tour passé, elle monte sur le toit de l'immeuble. Ciel bleu, soleil. Pas un mot...

En guise de réponse à l'échec, la question posée par Manon au début du film revient: «Qu'est-ce que tu aimerais entendre?»

- Le vent dans les feuilles... Les pas sur un chemin... Le silence...» répond Malvina. On voit alors une suite d'images brûlées de Malvina, qui ne laisse apparaître qu'une face de son visage, qu'une demi-matière. Vient le dernier plan. Un paysage de montagne, en altitude. Une mer de nuages qui recouvrent progressivement et totalement un sommet. Un fondu au blanc naturel.

C'est peut-être la réponse de Manon à "l'inentendu" de Malvina. Montrer la disparition, le rendu invisible. {PAUL COSTES}

### **LE CERCLE DES NOYÉS**

Pierre-Yves Vandeweerd  
2006, 75 minutes, Belgique-France

«L'État a besoin de vous.» Ironie cruelle de ceux qui viennent enlever à son domicile, le 4 septembre 1986, ce Mauritanien, auquel ils auraient plutôt du dire: «L'État a peur de vous.» C'est sans violence, dit-il, qu'ils l'ont emmené pour en faire un prisonnier politique, bientôt transféré à l'ancien fort colonial de Oualata. La voix de cet homme meurtri témoigne, pausée, calme, sur l'image d'un intérieur dénudé. Pierre-Yves Vandeweerd pose son regard sur l'arrière de cette demeure où règne l'obscurité, puis le laisse glisser nécessairement vers la lumière vive du dehors, au-delà de l'encadrement de la porte d'entrée, comme inaccessible.

Le cinéaste construit notamment son film sur cette dichotomie entre la nuit et le jour, l'enfermement et la liberté. Il n'hésite pas à illustrer les propos des anciens prisonniers noirs, par un travail habile sur ce qui peut être dit, montré en images, et l'indicible, alors traduit par une image noire, percée d'une lumière blanche, instable, indécise. Aussi assistons-nous, accédons-nous plutôt au rêve de cet ancien prisonnier, la veille de son arrestation: un abattoir où les chameaux attendent d'être tués. L'image est légèrement onirique, en demi-teinte, jusqu'au moment où l'on aperçoit au loin les bêtes pendues en chaîne. C'est cru, efficace. L'homme ne savait pas pourquoi il était là, mais il avait l'impression de connaître tout le monde. De reconnaître l'horrible réalité qui l'arracherait

le lendemain à sa liberté. Pierre-Yves Vandeweerd accorde une juste attention à l'étrange de ces rêves de prisonniers, qui depuis la nuit noire de leur prison et celle tout aussi noire mais plus lucide de leur inconscient, anticipent ce qui se passera le lendemain. En effet, alors que les 68 prisonniers survivent, entassés dans les 60 m<sup>2</sup> de la cellule du fort de Oualata, les uns rêvent de ceux qui, malades, perdront la vie.

Cette interrogation du rêve est relayée par une symbolique très fidèle aux récits. Comme ce plan d'un grillage qui oscille faiblement dans le vent, impuissant, tandis qu'un ancien prisonnier évoque les chaînes de 40 cm qui les attachaient deux par deux et les condamnaient alors à survivre ensemble, inéluctablement, dans l'ignominie des conditions auxquelles ils étaient réduits.

Ce travail sur l'obscurité et la lumière, le noir et le blanc, sert parfaitement l'interrogation de la dualité humaine, et évidemment avant tout, celle de sa face sombre. Comment ces hommes, appartenant pour certains aux Forces de libération africaine de Mauritanie, tous accusés d'avoir été des "criminels", parce que "trafiquants de nationalité", coupables de "propagande raciste", coupables d'avoir "manifesté", ont été torturés, reclus pendant cinq ans. Comment ces hommes survivent à l'humiliation quotidienne, acculés à la misère absolue, à laquelle d'autres ont travaillé. À ces conditions de réclusion qu'ils décrivent précisément, depuis les travaux forcés, jusqu'à la proximité forcée avec leurs propres excréments. La torture, dit l'un d'eux, «je l'ai ressentie dans mon sang, je ne peux pas la décrire». Elle avait lieu la nuit. Associée à l'obscurité donc. Le cinéaste, lui, associe son évocation à l'image de la faible lune blanche, voilée par les nuages, dans la nuit.

Ou comment cette violence, obscène, parce qu'elle est travaillée, répétée, abjecte, parce qu'elle suscite le dégoût, la répulsion, en enlisant ces prisonniers dans un processus systématique, sinon de dégradation ultime que représentent les morts parmi eux, du moins de déshumanisation, nous confronte au vide de sens, et en même temps, au jaillissement d'un sens qui viole: cette réalité de la face sombre de l'humanité. L'impossible en l'humanité, ou son abjection. Souillure et perversion.

Comment ne pas être frappé alors par la force vitale, lumineuse, de certains prisonniers qui sont parvenus - malgré leurs conditions de survie - à jouer, rire, blaguer, animer des débats sur des thèmes tels que la question nationale, l'Afrique du sud, la vie après la mort? Ou par cet homme, ancien prisonnier, qui dit relativiser sa propre douleur, mais porter dans sa mémoire celle des autres. Souffrir davantage, en d'autres termes, d'avoir été un témoin de la déshumanisation, plutôt qu'une de ses victimes. {ÉLISE HEYMES}

## ..... REGARD SUR L'AIDE À LA CRÉATION -conseil général du Val-de-Marne-

### **JOURNAUX DE RUE**

Jean-Claude Charnay  
1998, 52 minutes, France

Les grands films font toujours pleurer. L'adage vaut aussi bien pour les drames que pour les comédies les plus drôles, les plus délurées, celles des Marx Brothers, ou *Steamboat round the end* de Ford, ou *Une Aventure de Billy le Kid* de Mouillet, ou encore, pour m'en tenir au documentaire, *Solo für Ramallah* d'Andreas Rost, un petit film découvert tout récemment sur internet et qui est la plus jolie chose que j'ai vue cette année. *Journaux de rue*, qui n'est ni un drame ni une comédie, qui n'est rien qu'un reportage télé, m'a fait pleurer. Faut-il tout de suite en conclure que c'est un grand film? Pourquoi pas? Il ne faudrait pas, sous prétexte qu'il s'agit d'un documentaire tout ce qu'il y a de plus traditionnel (52 minutes garanties pure télévision, anonymes, plan-plan), le considérer comme forcément inférieur au tout-venant de la production documentaire "d'auteur". Au contraire: à force de vouloir marquer la moindre image et le moindre son de toute leur épaisseur d'Auteur de film, les réalisateurs de docs passent de plus en plus loin de leur sujet, qu'ils aiment à jouer inconsidérément sous un déluge de respirations profondes et de silences contrits. *Journaux de rue* émeut avec presque rien, quelques images: dix Roumains serrés les uns contre les autres dans le réduit d'une cour d'immeuble d'une banlieue parisienne oubliée, les pas de danse, les voix cassées, les rires un peu gênés des vendeurs de *La Rue* ou de *L'itinérant*, le cri de colère panique d'un responsable du *Guide des restos pas chers* contre les lepénistes et les antisémites qui ont fait leur beurre sur la vente à la criée, transformant une belle idée en entreprise de propagande mafieuse... Le plus étonnant dans ce reportage sans prétention, filmé à la six-quatre-deux, à peine ponctué par une petite musique de circonstance (comme on dit: d'ascenseur), c'est que les inévitables discours des spécialistes (journalistes, responsables en tous genres) ne plombent jamais les moments de pure observation mais les éclairent. Qui se souvient de ce que furent, au moment de leur création, les journaux de rue, et qui peut expliquer que tous, quelques années plus tard, se soient effondrés? Qui sait comment des vagabonds, des clochards, des sdf, des "exclus" comme on dit, se retrouvent à vendre des journaux devant des supérettes, qui a une idée de la vie des immigrés roumains venus en France pour gagner, en vendant dix journaux par jour, l'argent suffisant à s'acheter une voiture dans leur pays? Mais tout cela ne serait rien, emporté par le flot continu des images de télévision saturées de commentaires, si certains visages et corps ne rompaient le cours des images, rendus inoubliables non parce que le réalisateur les a voulus tels, mais parce qu'ils ont été filmés simplement, sans *chichis*, sans cette pesante compassion qui est une des sept plaies du cinéma documentaire. {MEHDI BENALLAL}

### **LA FACE SOMBRE DE L'HUMANITÉ**

Brigitte Lemaire  
2006, 56 minutes, France

Au moment où vous lisez ces lignes, des hommes sont en train de se faire torturer, des femmes de se faire violer. Tout le monde aura beau s'indigner, ce sera toujours pareil, car les enjeux seront toujours là.

La torture. Quelque chose d'horrible qui terrifie tout le monde. De ces dérives qui nous rappellent combien nous sommes des animaux. Une jungle qui nous effraie et que nous ne voulons pas voir en face. Alors nous jugeons, nous condamnons ces actes en ayant un espoir de les éradiquer. Mais, au risque de paraître cynique, j'ai du mal à penser qu'un jour la torture disparaîtra. La torture existe depuis que le jugement - dans son sens le plus large - est apparu avec l'hypocrisie. Le colonel Kurtz disait dans *Apocalypse now*: «Vous